

*Que seraient nos yeux sans ce qui les protège – sans les paupières ?*  
*Elias Canetti, Le Collier de mouches, 27.*

Une prochaine mutation de l'espèce humaine pourrait se traduire par le développement continu du tragus de l'oreille, ce petit triangle de chair protégeant déjà partiellement notre conduit auditif, et qui se transformerait au bout de quelques générations en une véritable paupière auriculaire. Plus épaisse que celle qui couvre notre œil, cette paupière serait, comme elle, rétractable à volonté, et nous permettrait de soustraire notre oreille interne aux volumes sonores excessifs auxquels nous sommes aujourd'hui toujours plus exposés. Chez les animaux, de même que chez ceux qu'on appelait encore naguère les primitifs, le bruit joue le rôle d'un signal, d'un avertisseur, indiquant le plus souvent la présence d'un danger. Voilà pourquoi l'oreille doit être maintenue sans cesse en éveil, et l'on sait que la finesse de l'ouïe est un facteur important de survie dans la lutte entre les espèces. Ceci explique l'existence d'un pavillon, parfois mobile et très développé, comme chez les ânes, susceptible de recueillir les sons les plus ténus ou lointains et de les guider à travers le conduit auditif vers le tympan, où ils seront analysés comme autant de mises en garde potentielles. Or, de nos jours, dans nos sociétés hautement policées, la fonction protectrice du bruit, sans totalement disparaître, semble bien passer au second plan. C'est le bruit lui-même qui est devenu un danger et une me-

[7]



nace pour la survie de l'individu. Son exposition constante, volontaire ou subie, à des flots de musique enregistrée, au vacarme de la vie urbaine, aux sonneries de téléphone qui ne cessent de le harceler depuis l'enfance, provoque un éréthisme de l'ouïe qui rend inquiétante, presque douloureuse, l'apparition inopinée du silence lui-même. Du reste, tout semble indiquer que ce silence, on ne le supporte plus : on n'a de cesse de le chasser en s'incarcérant le crâne entre les mâchoires d'un casque, en s'enfonçant des écouteurs dans les oreilles, ou en passant chez soi une musique d'ambiance à tous les moments de la journée; il en résulte qu'on ne trouve plus jamais réunies les conditions indispensables à la simple méditation, au recueillement banal et allant de soi, qui ne manquait pas de ponctuer la journée d'un homme ordinaire lorsqu'il avait fini de travailler, il n'y a guère plus d'un demi-siècle.



Pourtant, retrouver l'usage du silence est une condition essentielle à la reconstruction des forces de l'individu harassé par le rythme infernal de la vie actuelle. Plus que jamais le silence est d'or, et cet or qui ne coûtait rien est devenu une denrée rare, donc de plus en plus chère. Le silence est un luxe que ne peuvent se permettre qu'une rare et discrète catégorie d'oisifs, ceux qui se sont mis en vacances de la consommation. Ils sont encore moins nombreux que tous ceux qui sont en vacances de la production, les rentiers, les héritiers ou ces infortunés qu'un accident de la vie sociale ou biologique a définitivement écartés de la sphère du travail et qui – fût-ce avec une maigre pension – ont la possibilité, au moins théorique, de jouir de tout leur temps. Leur petit nombre provient du fait qu'ils doivent avoir pris une décision : celle de ne pas consommer le brouhaha dispensé si généreusement à tous et de s'y soustraire délibérément. Une telle décision

revient à ne pas allumer le poste de télévision, donc à n'en pas même posséder un; à ne pas tolérer le harcèlement téléphonique, et à ce titre ne pas user, sauf à en éteindre le plus souvent la sonnerie, de portable, ce mouchard de nos faits et gestes qui s'arrogé le droit de rappeler le salarié au travail au cœur même de ses jours de congé; à ne pas consommer de musique préenregistrée dans les transports avec un baladeur numérique, ni chez soi en tant que simple musique d'ambiance, mais prendre plaisir à l'écouter vraiment. Car cette soif de musique, en tant que fond sonore ou simple scansion rythmique, ne correspond à aucun besoin vital. Banalisée comme ambiance indifférente ou comme cadence incitant à la consommation tout en scandant la frénésie, la musique perd toute valeur esthétique. Elle n'est belle que si elle s'accompagne d'une écoute véritable, solitaire ou non; pour les uns, c'est à plusieurs que le plaisir musical prend tout son sens, à la faveur d'une manifestation collective comme dans une salle de concert ou en plein air dans quelque festival; pour les autres, c'est dans l'intimité du foyer, avec de bons enregistrements; mais, dans tous les cas, il faut que soient réunies les conditions d'une attention effective. Le son, musique ou paroles – et ici l'on ne peut qu'en appeler aux délices de la vraie conversation – doit redevenir un élément essentiel et précieux de la journée humaine. Autrement, si l'impérialisme du bruit finit par s'imposer, la nature risque fort de garnir les oreilles de nos descendants de petits clapets de chair.





1

Démocrite, sentant venir la fin de sa vie et inquiet de perdre ses capacités de concentration, se serait crevé les yeux, choisissant d'être aveugle afin de méditer plus intensément.

2

Pour les Iroquois le monde est né d'un rêve, et c'est à préserver ce rêve afin que le monde ne se défasse pas que l'art est consacré. Or l'art majeur, chez eux, est celui du perlage. Peut-être le lointain voyant qui a inventé cet art avait-il eu, comme les Abdéritains, la profonde intuition que la matière n'est pas une étendue continue, mais est formée d'atomes, dont il a fait des perles le symbole. Et, bien entendu, cette structure atomique, c'est en rêve qu'il l'aura conçue.

3

L'abeille est une flamme ailée.

4

Si, comme l'estime Binswanger, le rêve est une fonction de la vie et si l'état de veille représente la possibilité de « l'histoire de la vie », il faut en conclure que ce n'est qu'en prêtant l'oreille à ses rêves que l'on a quelque chance de bien réussir l'histoire de sa vie. Une histoire qui se coupe des rêves, les récuse, les « refoule » et ne tient aucun compte de leurs « aver-

[11]





tissements» est une histoire mutilée, une histoire mal vécue. Les Grecs, pour rationnels qu'ils aient été, ou qu'ils passent à nos yeux, ont accordé une importance capitale à leurs rêves, y ont constamment fait référence, dans les poèmes homériques comme dans les dialogues de Platon, et ont poursuivi la pratique populaire de l'incubation dans le temple d'Asclépios à Épidaure jusqu'au début du V<sup>e</sup> siècle, en dépit de l'interdiction des cultes païens promulguée par l'édit de Théodose. Car c'est le christianisme, par la sacralisation de la conscience en tant que conscience morale, qui a dévalorisé le rôle des rêves et les a relégués dans l'infra-monde trouble et satanique des représentations corporelles.

## 5



C'est avec l'aide d'une bonne oreille que l'on peut *voir* l'avenir. Car la vision est d'abord une écoute du temps.



## 6

Je ne conçois pas de plus haute satisfaction intellectuelle, et par là même de plus grand bonheur de l'esprit, que de créer une acception nouvelle, et, mieux encore, un mot nouveau, qui s'introduit durablement dans la langue. Si cette grâce venait à m'échoir, j'en tirerais une fierté supérieure à nulle autre.

[12]





7

C'est à Étienne Eggio, un poète excentrique et bohème aujourd'hui bien oublié, petit-neveu de Senancour, que nous devons l'un des plus jolis mots de la langue française, l'adjectif « ensoleillé ». Étant donné la faible audience des recueils d'Eggio, ce mot ne serait peut-être jamais entré dans le vocabulaire de tous les jours si Théophile Gautier ne l'avait repris et définitivement imposé. Cet exemple me semble lever un coin du voile sur la formation collective des mots ou des expressions dans la langue parlée : il y a d'abord une trouvaille, due à un poète, fût-il le plus illettré des paysans, puisque toute trouvaille en matière de langage a quelque chose de poétique; ensuite, il faut que cette trouvaille rencontre au moins une oreille, qui soit elle-même sensible à la poésie qu'elle recèle; et enfin, un transmetteur – qui peut, comme dans le cas de Gautier, être le possesseur de cette même oreille – apte à reprendre avec suffisamment de conviction et d'autorité le nouveau mot ou la nouvelle expression pour parvenir à les populariser.



8

La dénomination courante des végétaux traduit souvent leur apparence sous forme d'une image aux résonances lyriques ou mythologiques, et leur nom savant, qu'il soit d'origine latine, grecque ou orientale, est presque toujours poétique par sa sonorité même. Si nous prenons notre dictionnaire par la fin, et cueillons dans la dernière page le très méconnu *zorumbeth*, nous y apprendrons que cette plante commune du nord-est de l'Inde est proche du gingembre,

[13]



faisant ainsi partie de la famille des zingibéracées; et qu'à ce titre, elle est classée comme l'amome ou le curcuma dans le genre des Zédoaires. Ne sommes-nous pas déjà en parlant pour l'Orient des mythes et des contes, rien qu'à entendre la musique au timbre plutôt baroque et savant des six termes de botanique énoncés dans la phrase précédente ? Mais le zorumbeth a plus d'une manière de s'annoncer : en médecine, où sa racine fleurant le camphre et le laurier a de puissantes vertus sudorifiques, on lui donne le nom aux sonorités délicieusement spleenétiques de *longose*; et, dans la langue populaire, il dispose de toute une panoplie d'expressions imagées – *fleur de mon âme, larmes de la vierge, fleur du paradis ou gingembre coquille* – qui vont comme un gant à une plante portant des grappes de fleurs semblables à celles de la glycine, mais au calice blanc nacré couronnant un cœur strié d'incarnat.

9

Baudelaire et Hugo forment le couple de forces poétiques le plus étonnant et le plus fécond du XIX<sup>e</sup> siècle et par là même de toute la modernité. En effet, comme l'a noté avec son acuité habituelle Paul Valéry, Baudelaire n'a cessé de se construire en creux par rapport à Hugo ; et l'on sait que celui-ci, à la réception de l'étude sur Théophile Gautier et à la lecture des *Fleurs du mal*, a senti et profondément compris que venait d'éclorre une parole qui allait bouleverser la sensibilité poétique : « Vous créez un frisson nouveau ». Frisson, c'est-à-dire léger saisissement convulsif de l'âme, mais surtout vibration révélatrice de l'émergence d'une couleur émotive nouvelle, jamais mise au jour auparavant. Ce ne

[14]



sont pas simplement de nouveaux sujets d'émotion que nous propose Baudelaire, mais c'est notre registre sensible lui-même qu'il enrichit en lui apportant une manière nouvelle de s'émouvoir. Et comment ne pas voir que ce simple adjectif, « nouveau », chargé de tout son sens baudelairien, est adopté, repris par Hugo qui, lui aussi, en son temps, avait fait au plus haut degré œuvre de nouveauté. Ce qui tressaille chez Baudelaire, et fait tressaillir Hugo, cette nouveauté radicale par rapport à la nouveauté même qu'avait été le romantisme, Hugo va la reconnaître pour ce qu'elle est, et il semble bien qu'il en ait tenu compte dans l'un de ses poèmes tardifs et resté inachevé, *La Fin de Satan*. Et sans renier pour autant l'ampleur épique et l'inspiration libre, il ira même un jour jusqu'à écrire un sonnet à la tonalité étrangement baudelairienne, entérinant ainsi la réintégration de cette forme ancestrale dans la modernité, pour célébrer ses amours avec Judith Gautier, de quarante-cinq ans plus jeune que lui, lors de l'idylle qui les unira quelques mois avant la mort de son père Théophile.

C'est un véritable dispositif subversif qui, à l'insu de leurs auteurs, se met alors en place et va dominer la modernité jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : Hugo, comme prophète de la transformation sociale, appelant à « déplacer l'horizon de l'art », « multiplicateur de progrès » eût dit Rimbaud ; Baudelaire, comme poète suprême, figure tutélaire des maudits, qui ouvre la voie au symbolisme, au merveilleux moderne, au surréalisme et qui parfait la révolution du langage poétique initiée par Hugo en 1830. Il est dès lors inutile et vain de les opposer entre eux et surtout de prendre parti pour les exaspérations que Baudelaire manifeste contre Hugo, non sans ambiguïtés d'ailleurs, dans sa correspondance et ses propos privés, tels qu'ils nous ont été rapportés.

[15]





Ils resteront tous deux étroitement liés l'un et l'autre dans l'une des plus vastes opérations de subversion du sensible et de ses modes d'expression qui ait jamais été tentée.

10

Le 7 août 1945, au lendemain de l'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima, Julien Green note dans son journal : « Vivre sous la menace d'une mort subite va peut-être incliner l'espèce humaine vers une vie plus spirituelle, à moins qu'elle ne la pousse au plaisir ». À soixante-dix ans de distance on ne peut que mesurer l'inanité absolue d'une telle pronostication. Dans la phrase de Julien Green, c'est l'expression « peut-être » qui est le seul point de contact avec la vérité telle que nous la connaissons. *Peut-être*, en effet, l'humanité eût-elle pu se diriger vers l'ascétisme des nourritures spirituelles ou s'enfoncer dans les molleses du sybaritisme. Mais ce que l'on sait, c'est que ni l'une ni l'autre des options envisagées n'a été choisie : la vie humaine n'est ni plus ni moins orientée vers les choses de l'esprit – et d'ailleurs celui-ci n'est toujours pas libéré de la force du préjugé et des appas des solutions toutes faites – ; mais l'humanité ne s'est pas non plus jetée dans les plaisirs, tant, depuis lors, ceux-ci ont changé de nature pour être généralement consommés sous une forme des plus frelatée. Avec le recul, on a bien l'impression que dans les choix ou l'absence de choix des générations d'après-guerre, la menace nucléaire n'aura compté absolument pour rien.

Mais, de toute manière, dans la remarque de Green, il y a quelque chose qui ôte dès le début toute valeur à son propos : c'est l'opposition qu'il établit entre vie spirituelle et vie de

[16]

